



Yann Martel, la fiction
qui déplace les montagnes
Page F 3



La rigueur de l'engagement
de **Gil Courtemanche**
Page F 6

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 FÉVRIER 2016



COLLAGE TIFFET

ELENA FERRANTE, secret à la napolitaine

L'auteure de *L'amie prodigieuse* est l'un des mystères
les mieux gardés de la littérature contemporaine

CHRISTIAN DESMEULES

C'est une saga fascinante et addictive qui s'enroule autour des destins sinueux de deux héroïnes napolitaines. Une suite romanesque qui porte les couleurs de la violence, de la passion, de l'amour et de la haine. Mais c'est aussi un véritable phénomène éditorial qui déclenche lui aussi les passions. En plus d'être l'un des secrets les mieux gardés de la littérature contemporaine.

Car depuis la sortie en 1992 de son premier livre, *L'amour harcelant* (Gallimard, 1995), revendiqué comme autobiographique, le milieu littéraire italien se demande qui peut bien être Elena Ferrante, le pseudonyme derrière lequel se cache l'auteur de la tétralogie de *L'amie prodigieuse* (*L'amica geniale*, en italien), dont le deuxième volet vient de paraître en français.

Immense succès aux États-Unis, où chacun des titres s'est écoulé à quelques centaines de milliers d'exemplaires, le *New York Times Book Review* a inscrit récemment la traduction anglaise du quatrième tome sur sa liste des 10 meilleurs li-

vres de l'année 2015.

Un peu à la manière de Réjean Ducharme, de Thomas Pynchon ou J.D. Salinger, Elena Ferrante a fait le choix de ne pas exister physiquement dans l'espace médiatique. À la différence ici que personne, à part ses éditeurs italiens, ne semble connaître son identité réelle, bien qu'elle accorde toutefois, mais par écrit seulement, de rares entretiens.

Elena Ferrante serait une femme originaire de Naples dans le sud de l'Italie (comme la plupart de ses personnages) et serait née en 1943. Diplômée en lettres classiques, elle aurait vécu quelques années à l'étranger, notamment en Grèce, et aurait des enfants. Voilà pour ce que l'on sait d'elle. Ou de... lui. Car certains n'hésitent pas

à croire qu'il pourrait en réalité s'agir d'un homme et des soupçons convergent vers l'écrivain napolitain Domenico Starnone (ou encore son épouse), lauréat du prix Strega en 2001 avec *Via Gemito*.

Tremblements de cœur à Naples

Mais derrière le cirque, il y a une œuvre, aujourd'hui forte de sept romans et d'un essai. Thriller sentimental et psychologique, vaste roman d'appren-

« Je ne suis pas nostalgique de notre enfance : elle était pleine de violence. C'était la vie, un point c'est tout. »

L'amie prodigieuse, Tome I
d'Elena Ferrante

tissage qui entremêle les fils de deux destins exemplaires, *Le nouveau nom* est le deuxième volet de cette tétralogie située à Naples. Il met une fois encore en scène Elena Greco, fille du portier de mairie, et Raffaella Cerullo, dite Lina ou Lila, fille de cordonnier, qui ont grandi ensemble dans le même quartier pauvre de Naples. *L'amie prodigieuse*, le premier tome, s'intéressait à leur enfance.

Une plongée dans l'intimité, bien sûr, mais où se trouve également une réelle dimension politique, où s'inscrit conscience de classe et féminisme qui fait écho à une époque charnière — pour les femmes en Occident et pour l'histoire de l'Italie.

En 2010, à l'âge de 66 ans, Lila disparaît de Naples sans la moindre explication. Apprenant la nouvelle, la narratrice, Elena Greco, devenue écrivaine, entreprend d'écrire à partir de multiples sources leur histoire commune. Une relation torturée entre deux gamines d'un quartier pauvre de Naples, d'abord soudées par leur classe sociale, par l'amitié et par l'intelligence, mais que tout va peu à peu séparer.

Pas davantage de souvenirs à l'eau de rose que dans le premier tome où elle écrivait déjà : « Je ne suis pas nostalgique de notre enfance : elle était pleine de violence. C'était la vie, un point c'est tout : et nous grandissons avec l'obligation de la rendre difficile aux autres avant que les autres ne nous la rendent difficile. »

Mais Lila voulait toujours être la première partout : la plus belle, la plus élégante, la plus riche. Elle qui avait déjà abandonné ses études après le primaire pour donner un coup de main à la cordonnerie familiale va se marier à 16 ans avec Stefano Carracci, qui a hérité avec sa sœur d'une épicerie très rentable après l'assassinat de son père. Dans le rôle de « l'amie boutonneuse à lunettes toujours plongée dans ses livres », Elena fait bonne figure à l'école, tout en empruntant, mais de façon plus discrète,

d'autres voies d'émancipation : l'école, les livres et la culture, les premiers garçons et les expériences sexuelles au sein d'une société répressive (où la religion étonnamment semble occuper peu de place, à l'inverse des attitudes machistes méridionales).

Mais le conte de fées de Lila, devenue sous son « nouveau nom » M^{me} Raffaella Carracci, sera éphémère. Il va vite basculer dans la violence et une certaine captivité, à des années-lumière des rêves de petite fille. Banal ? Depuis l'enfance, raconte Elena, « nous avions vu nos pères frapper nos mères. Nous avions grandi en pensant qu'un étranger ne devait pas même nous effleurer alors qu'un parent, un fiancé ou un mari pouvaient nous donner des claques quand ils le voulaient, par amour, pour nous éduquer ou nous rééduquer ».

Un double récit d'apprentissage

Terrifiée, Lila comprend vite que sa vie, ce serait désormais et pour toujours Stefano, son mari, les épiceries, les bavardages et les querelles mafieuses locales. Envahie par un immense sentiment de perte, la jeune femme va tenter, de façon dramatique, de secouer la cage de son faux bonheur.

VOIR PAGE F 4 : SECRET

LIVRES

L'armure fissurée, la parole libérée

France Martineau raconte l'enfermement en soi pour éloigner la peur et la honte

DANIELLE LAURIN

Un premier roman, présenté comme une autofiction. Une histoire de négligence parentale, de violence familiale et d'inceste. Encore une. Terrible, terrifiante, paralysante. Ainsi, pourrait-on résumer *Bonsoir la muette*.

Mais ce serait réducteur. Car ce récit est aussi celui d'une femme cadennassée de l'intérieur qui tente de retrouver la mémoire. Qui fouille dans ses souvenirs enfouis, par à-coups, pour se délester du poids du secret.

France Martineau, mi-cinquantaine, linguiste reconnue, tend la main à la petite France emmurée dans le silence et la fait parler. Elle la fait exister, dans toute sa détresse, dans sa lutte incessante pour ne pas se laisser avaler par la folie.

Ce qui donne à *Bonsoir la muette* toute sa force, c'est que nous sommes à la fois dans la distance et au plus près de ce que vit la petite France. Distance des années: c'est une femme d'âge mûr qui tente de recoller les morceaux de sa jeunesse bafouée, qui se fait violence en déterrants les scènes qu'elle se gardait bien de se remémorer pour se protéger. Elle se croyait, se voulait blindée, mais son armure est fissurée.

Ce qui ajoute encore à la spécificité du récit, c'est le refus du sensationnalisme, de la victimisation à outrance, du règlement de comptes. C'est-à-dire: oui, les choses sont dites, nommées. Coups du père (appelé P) dès la petite enfance, premiers attouche-



MÉLANIE PROVENCHER

France Martineau, mi-cinquantaine, linguiste reconnue, tend la main à la petite France emmurée dans le silence et la fait parler.

ments sexuels, viols répétés à l'adolescence. Indifférence de la mère (appelée M.) devant la détresse silencieuse de sa fille, cette mère elle-même victime de la violence de son mari tout-puissant qui se comporte en bourreau domestique, mais aveu-

glée par son amour pour lui. «*L'amour de M. pour P. est resté inaltéré, figé dans un espace-temps où il n'y avait qu'eux deux, malgré l'éraflure des années et des infidélités de P. Nous n'avions pas de place dans cette relation exclusive où les enfants n'étaient pas conviés.*»

Ce qui transpire, c'est la quête incessante de l'enfant pour être aimée de ses parents. Et l'amour que la grande ressent encore pour eux, malgré tout. Elle ne les condamne pas avec aigreur, mais tente plutôt de comprendre. Comprendre qui étaient ses parents. Sa mère surtout: «*M. vivait murée dans une prison intérieure, et cette détresse que l'on peut saisir dans ses pupilles fixes est un terrible appel à l'aide d'une femme à l'âme d'enfant, garrottée dans une maisonnée en implosion.*»

Des mots sur la lutte

Bonsoir la muette est d'abord un récit sur les ravages de la négligence, de la violence, de l'inceste, qu'une reconstitution minutieuse des actes commis. Ravages que la petite France tente de combattre. En fait, c'est la lutte de cet enfant qui est au cœur du livre. Et celle de la femme qu'elle est devenue, pour mettre des mots dessus.

Pour exprimer cette lutte, l'auteure choisit d'être au plus près, non pas de la vie en continu de l'enfant et de l'adolescente, mais de ses sensations, de ce qu'elle vivait à l'intérieur, lors de telle ou telle scène. Nécessité pour la grande de revivre ces sensations pour pouvoir s'en libérer, en libérer la petite France.

Sensation d'étouffement constant. Depuis toute petite. Enfermement en soi-même, de peur de déclencher la colère, les coups, puis le désir. Enfermement en soi-même parce que rongée par la honte d'être celle-là qu'on maltraite, qu'on

tripote, qu'on viole, que l'on considère comme attardée, qu'on qualifie de folle. Enfermement en soi-même par crainte que l'équilibre familial précaire ne se rompe, par sa propre faute. Et par crainte qu'au-dehors, tout cela se sache.

Enfermement en soi-même devant la toute-puissance du père autoritaire, admiré. «*P. sait toujours ce qui est bon, ce qui est mauvais. Je sais que j'ai une culotte, que là où les mains de P. se glissent, il y a un espace pour P. N'existe que la honte de déplaire à P., n'existe que le désir de le voir heureux. Je suis contente s'il est content, effrayée s'il est en colère.*»

Enfermement dans le silence, pendant un an. A prendre au pied de la lettre: muette, la petite, entre quatre et cinq ans. «*Ne pas parler, ne pas bouger les lèvres, fuir le regard devenaient des diktats d'une voix intérieure à laquelle j'obéissais. Si j'arrêtais de parler, le monde se figerait, et M. et P. seraient sauvés.*»

Enfermement dans l'esprit, à travers la vie des saints ou en imitant des personnages fictifs de la télé. Puis, à l'adolescence, enfermement dans le corps, anorexie. «*Je suis laide, squelettique, folle, pas de fesses, pas de seins, bonne pour la benne à ordures où on me menace à l'occasion de me jeter.*»

Un livre comme un aveu

Harcèlement à l'école, indifférence de la famille. Désir obsédant d'en finir, comportement suicidaire. Reste le théâtre avec un groupe de

marginiaux, le théâtre où elle se donne complètement, «*comme on entre en religion.*»

Même si ça ne résout pas tout, loin de là: «*L'école et le théâtre, les notes parfaites et les pièces s'accumulaient, faisaient paravent contre ma folie. Il ne fallait pas que je reprenne du poids, cela aurait signifié, dans mon esprit, la fin de ma carrière de théâtre à peine entamée, la dégringolade de mes notes et la découverte par tous de mon secret, que j'étais impure.*»

Le livre s'ouvre sur une scène affligeante, pathétique: à l'hôpital, la mère agonisante, son mari prostré, inconsolable, qui refuse l'inéluctable. Et les enfants devenus grands rivalisant pour «*recueillir des miettes d'attention*» de la part de cette mère qui n'a jamais été aimante. On comprendra qu'il aura fallu la mort de la mère pour que la petite France revienne hanter la grande, enfermée à double tour dans le travail, les recherches universitaires et la maternité.

La toute dernière scène, dont on sent que la narratrice retardait le moment du dévoilement, s'avère révélatrice, fondatrice. On comprendra qu'il aura fallu la mort du père pour que ce livre-aveu, déchirant, courageux, finement ciselé, prenne vie.

Collaboratrice
Le Devoir

BONSOIR LA MUETTE

France Martineau
Sémaphore
Montréal, 2016, 106 pages



D'EUX

À qui sont ces grandes dents? de Sandrine Beau et Marjorie Béal mise sur un album au graphisme épuré.

ÉDITION

D'eux, une nouvelle fenêtre sur la jeunesse

Dans la surabondance, qu'est-ce qui motive la création d'une énième maison?

MARIE FRADETTE

Fonder une nouvelle maison d'édition dans le contexte de surabondance actuel, vraiment? Quand on sait que plusieurs éditeurs peinent à vendre, que la durée de vie d'un livre rétrécit comme peau de chagrin, on peut remettre l'idée en question.

Après avoir passé 20 ans à la barre des 400 coups et enseigné pendant 35 ans, Yves Nadon trouvait la vie bien calme, trop calme: «*J'avoue que le*

projet est venu d'abord très égoïstement... Je ne me voyais pas ne plus faire d'édition et tant qu'à me lancer, je voulais tenir les rênes de tout.» C'est ainsi qu'est née D'eux.

La petite boîte créée par Yves Nadon et sa conjointe, France Leduc, publiera avant tout des albums. Modestement, prévient M. Nadon. «*Je ne veux pas déborder. On veut garder ça petit.*» Leur modèle dans le monde de l'édition québécoise? Comme des Géants, répond-il sans hésiter. «*Sans rien enlever aux autres, il y a une variété de gens intelligents qui proposent des livres aux enfants, mais Comme des Géants se démarque.*»

Soucieux d'offrir des ouvrages de qualité, l'objectif premier de l'éditeur est d'atteindre les enfants là où ils sont: «*J'espère d'abord qu'on va se rendre dans les classes. Puis, ouvrir une brèche et arriver à en vendre.*» Il sait toutefois que la trajectoire est hasardeuse et la réception, souvent imprévisible.

Il raconte par exemple qu'*Elliot*, un magnifique album sur l'abandon (Julie Paerson, 400 coups), s'est vendu à environ 1000 exemplaires. «*Quand on sait qu'il y a au Québec environ 1640 écoles primaires, ça veut dire même pas un titre par école...*» Il souhaite que ses livres soient lus, travaillés, aimés par les professeurs et les élèves et que cet amour contribuera à développer leur goût de la lecture.

Et le contenu

D'eux, qui sera officiellement lancée en avril au congrès de Mots et de Craies — congrès sur la lecture organisé par Yves Nadon —, fera paraître cette année huit albums en plus de deux titres pédagogiques. Peu de titres, donc, mais de gros noms et des albums costauds écrits et illustrés autant par des Québécois que des étrangers, le tout dans un bouquet des plus diversifiés.

Parmi ces albums on pourra lire *À qui sont ces grandes dents?* (Sandrine Beau, Marjorie Béal), un album graphiquement épuré dans lequel on aborde le thème de la peur



Détail d'une image tirée de *Tempête sur la savane* de Michaël Escoffier et illustré par Manon Gauthier.

Coup d'œil sur deux créateurs

Parmi les auteurs et illustrateurs qui seront édités par Nadon, Manon Gauthier, illustratrice québécoise, a une façon de faire unique. Elle parvient à transmettre toute la candeur de l'enfance grâce à son côté brouillon, perceptible notamment dans ses collages expressifs. Elle a illustré plusieurs titres depuis *Ma maman du photomaton* en 2006, album d'ailleurs écrit par Yves Nadon. La Danoise Jonna Lund Sorensen est, pour sa part, intrigante. Elle livre chez D'eux un premier album sur des illustrations qui rappellent le trait enveloppant et humoristique de Dedieu dans les *Carnets de curiosités* de Magnus Philodolphe Pépin, ou encore son style atmosphérique dans *À la recherche du père Noël*. Puis, quand on fouille



Le trait de Jonna Lund Sorensen dans *Lili entre deux nids*.

un peu, on découvre que «*Sorensen*», c'est aussi le nom d'une famille dans le dernier album de Dedieu... Le mystère reste entier, mais la ressemblance est forte. On suivra avec intérêt cette fascinante auteure.

combine habilement deux histoires décuplant instantanément le plaisir de lire. Paraîtront aussi en cours d'année un titre de Chris Van Allsburg, bien connu pour son célèbre *Boréal Express*, ainsi qu'un album bouleversant signé Thierry Lenain. Voilà un riche menu en perspective pour une maison inspirée et inspirante.

Collaboratrice
Le Devoir

Yann Martel

«Un auteur au sommet de son art»

Le Droit

www.editionsxyz.com

XYZ éditeur

ÉGALEMENT DISPONIBLE EN VERSION NUMÉRIQUE

Par l'auteur de *L'histoire de Pi*

LITTÉRATURE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Aux yeux de Yann Martel, la fréquentation de la « grande littérature » serait capable de produire des hommes et des femmes meilleurs.

Le roman parabolique

Yann Martel, ou quand la fiction déplace des montagnes



CHRISTIAN DESMEULES

Les raisons de lire — ou même d'écrire — ont l'infinie variété des paysages, des visages et des couleurs. Elles forment un espace de liberté irréductible qui est le reflet, en un sens, de la radicalité de l'expérience humaine.

Et toute définition de ce qu'est (ou n'est pas) la littérature, qu'on la charge des plus grandes vertus ou qu'on lui prête une mission d'immoralité, que l'on se questionne sur son rapport au réel et à l'imaginaire, prend aussi le risque d'être illusoire, réductrice, insuffisante.

Au printemps 2007, Yann Martel décidait d'envoyer toutes les deux semaines au premier ministre du Canada, Stephen Harper, un ouvrage de fiction (ou mieux : « *un livre réputé faire épanouir la quiétude* ») accompagné d'une courte lettre explicative. Une initiative originale et tranquillement provocatrice en des temps sombres de la démocratie canadienne. Des lettres auxquelles Stephen Harper, il va sans dire, n'a jamais répondu.

A ses yeux, la fréquentation de la « grande littérature » serait capable de produire des hommes et des femmes meilleurs (*Mais que lit Stephen Harper? Suggestions de lectures à un premier ministre et aux lecteurs de toutes espèces*, XYZ, 2009). Il y voit même une sorte de vaccin contre les « *politiciens méchants* ».

Voyez : « *Je vous le dis, il n'existe que deux outils pour cultiver le riche terrain de la vie : le religieux et l'artistique. Tout le reste est illusion qui s'écroule face aux attaques du temps. Si l'on meurt sans ne jamais avoir invoqué un dieu, n'importe quel dieu, symbolisé au-dessus d'un autel ou exprimé par une œuvre d'art, alors vous risquez de perdre l'âme que vous avez reçue.* »

La chaleur toute simple du *Petit Prince* de Saint-Exupéry plutôt que le « *travail juvénile* » et glacé des *Fictions* de Borges. Chargée de tout son potentiel de développement personnel, la littérature devrait être source de quiétude plutôt que vecteur d'intranquillité.

Avancer à reculons

Dans *Les Hautes Montagnes du Portugal*, son quatrième roman, Yann Martel invente avec un mélange de gravité, de merveilleux, de deuils et de retrouvailles. Un livre qui exerce un charme étrange et difficile à expliquer. Une histoire à valeur de fable dont le lecteur pourra bien faire ce qui lui chante, et que Martel dédie à sa femme et à leurs quatre

enfants en la présentant comme étant l'histoire de sa vie.

Entre le Portugal, Ottawa et Oklahoma City, *Les Hautes Montagnes du Portugal* se divise en trois parties et trois époques qui finiront par converger de manière habile. En 1904, inconsolable après avoir perdu la femme de sa vie

C'est peut-être surtout au jeu

des questions sans réponses que

Yann Martel ne donne pas sa place

et son petit garçon, morts à quelques jours d'intervalle, Tomás décide désormais de marcher à reculons pour « *protéger* ». Conservateur adjoint au Musée national d'art ancien de Lisbonne, il tombe sur le journal d'un missionnaire portugais en Angola et à São Tomé au milieu du XVII^e siècle.

Bouleversé par un épisode de cruauté envers des chimpanzés, le père Ulisses, à une époque où florissait l'esclavage, livre dans ces pages une terrible découverte : « *Nous sommes des singes qui se sont élevés, et non pas des anges déchus.* » Il aurait par la suite, raconte-t-il, sculpté un grand crucifix, et l'œuvre est peut-être enfouie dans une chapelle des Hautes Montagnes du Portugal — qui ne sont hautes que de nom. Tomás a aussi l'intuition que le missionnaire a représenté un singe sur la croix... Il décide de partir à sa recherche, un oncle riche lui prêtant une automobile, une invention récente et diabolique. Un voyage infernal dont il ne reviendra jamais vraiment.

En 1938, Eusebio, un médecin légiste de l'Alto Douro, au Portugal, en deuil lui aussi de son épouse adorée, reçoit la visite d'une vieille femme qui lui apporte le cadavre de son mari en exigeant qu'il en fasse l'autopsie, puisqu'elle souhaite savoir « *comment il a vécu* ». Le médecin va lui extraire du ventre un curieux bric-à-brac, dont un petit ourson en peluche, un chimpanzé et... une flûte à bec.

La foi dans le merveilleux

Troisième protagoniste, au début des années 1980, le sénateur canadien Peter Tovy, d'origine portugaise, a lui aussi récemment perdu la compagnie de sa vie. Le sexagénaire aura le coup de foudre pour un chimpanzé en visitant un sanctuaire pour grands singes d'Oklahoma City, avant de faire des pieds et des mains pour l'acheter et d'aller s'installer avec lui au Portugal dans le village d'origine de sa famille. À la stupefaction générale.

Politicien, certes, mais politicien « gentil » (ou en tout cas inoffensif), le sénateur a vite offert sa démission pour s'inspirer plutôt, jour après jour, de la lenteur méditative du chimpanzé et se contenter, comme lui, d'être dans le

temps, « *comme on s'assoit près d'une rivière pour regarder l'eau qui coule.* »

On l'aura compris, le merveilleux affleure de partout. L'écrivain racontait déjà, dans *L'histoire de Pi*, prix Man Booker en 2001 et 12 millions d'exemplaires vendus, l'histoire d'un garçon de 16 ans qui traversait le Pacifique sur un canot de sauvetage en compagnie d'un tigre. Dans *Béatrice et Virgile* (XYZ, 2010), il avait fait le pari risqué — et perdu,

selon plusieurs — de faire raconter l'Holocauste par un âne et un singe empaillés.

« *Une parabole est une allégorie prenant la forme d'une simple histoire. C'est une valise qu'on doit ouvrir et défaire pour en voir le contenu. Et la seule clé qui permet de la déverrouiller et de l'ouvrir grand, c'est l'allégorie.* »

Martel, qui vit depuis des années à Saskatoon, dans l'Ouest canadien, adresse peut-être aussi une longue lettre ouverte aux *rednecks*, aux rois du pétrole et de l'automobile, aux créationnistes de tout poil, qui auront de quoi s'étouffer en le lisant.

Mais c'est peut-être surtout au jeu des questions sans réponses — un jeu auquel Borges aimait bien se livrer lui aussi — que Yann Martel ne donne pas sa place, en poursuivant une exploration allégorique de la foi amorcée avec *L'histoire de Pi*. « *La foi est la réponse à la mort* », dit l'un de ses personnages.

Une fiction, ma foi, qui en vaut bien une autre.

LES HAUTES MONTAGNES DU PORTUGAL

Yann Martel
Traduit de l'anglais (Canada)
par Christophe Bernard
XYZ
Montréal, 2016, 352 pages

POÉSIE

Le chant d'amour de Kanapé Fontaine

Bleuets et abricots raconte son territoire avec un souffle tellurique captivant

HUGUES CORRIVEAU

Lire la poésie de Natasha Kanapé Fontaine, c'est accompagner une conquérante, une femme qui dit son territoire avec un souffle tellurique captivant, tant l'amour qu'elle lui porte hausse sa parole jusqu'au chant. Elle ouvre l'espace à sa fascination : « *Tout est cercle. La terre. Les bleuets et les abricots. Le poème est le mouvement qui féconde. Je suis le poème de l'existence.* »

Kanapé Fontaine est une femme de mémoire, mais d'une mémoire qu'elle veut réactualiser, d'un passé qu'elle revitalise dans le présent, de toute la force de ses mots pour que survive un peuple aimé, une âme vivace qui sourd du cœur et de la passion. Ceux et celles dont elle parle tiennent un monde entre leurs mots. Elle affirme clair et fort : « *Nous sommes dignes / nous sommes vivants.* »

Peu importe que ce chant-là ait déjà été chanté, car nous avons le devoir de sans cesse le réentendre. Nous avons un devoir d'écoute pour que nous parvenions ce désir de la terre. Femme, fille des ancêtres, mère, tout entière appelée par le vivant inaltérable qui nourrit le sang des veines et des paroles, la poète envisage, du Nord au Sud, à travers les images du fruit indigène qu'est le « *bleuet* » et exotique qu'est « *l'abricot* », de revendiquer l'héritage qui est le sien : fruits de beauté, de couleur et de saveur, sensualité qu'à la bouche les mots et les sens traversent.

Mais la révolte aussi, devant ceux qui ont essayé de tarir les sources, de priver de fruits les arbres et les terres, couve et

éclate et tonitruie. Les vers de la seconde partie débordent de cette colère furieuse et raisonnée contre l'envahisseur. « *Assise sur l'avenue des Charognards / je guette l'allégresse / la haine qui me pousse à hurler // Je guette le nom des ruelles / de la grande mer / qui laisse passer les pauvres / à l'abri des vautours // La guerre est en moi comme partout.* »

Cette réappropriation du territoire transite par la parole, chantée et louée comme fondatrice de l'avenir. « *Je suis / j'existe* », clame cette voix douée qui entonne une forme de résurrection : « *Je sais dire je suis / je sais dire le mot terre / je sais dire le mot peuple / je reprendrai ma dignité.* »

Le style incantatoire de cette poésie d'une grande noblesse a des relents mironniens, doit beaucoup à la poésie caraïbe, à cette manière d'être dans une sorte de hauteur de voix qui appelle justement à un exhaussement des aspirations. Ainsi, dans cet élan, « *Le peuple / terres brûlées / se régénère / fruit / qui donne goût / au verbe exister.* » Ce qui est également beau dans cette parole de soi vers l'autre, c'est cet art aigu de la transmission : « *J'irai cueillir mon fils / le porterai sur mon bras gauche [...]/ Je lui murmurerai mon nom / au creux de l'oreille / – Anacaona – / pour qu'il s'en souvienne / à jamais // que je suis // Femme-terre // Innu Ishkueu.* »

Collaborateur
Le Devoir

BLEUETS ET ABRICOTS

Natasha Kanapé Fontaine
Mémoire d'encrier
Montréal, 2015, 82 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS		
Du 8 au 14 février 2016		
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Les hautes montagnes du Portugal	Yann Martel/XYZ
2	Naufrage	Biz/Leméac
3	Souvenirs d'autrefois • Tome 2 1918	Rosette Laberge/Les Éditions réunies
4	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec Amérique
5	Le passé recomposé	Micheline Duff/Québec Amérique
6	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles
7	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies
8	Baiser • Tome 3 La belle et les bêtes	Marie Gray/Guy Saint-Jean
9	Hiroshima	Véronique Grenier/Ta mère
10	Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo	Dany Laferrière/Mémoire d'encrier
▼ Romans étrangers		
1	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont
2	City on fire	Garth Risk Hallberg/Plon
3	Les enquêtes du département V • Tome 6...	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel
4	Invisible	James Patterson David Ellis/Archipel
5	Désaxé	Lars Kepler/Actes sud
6	Before • Tome 1 L'origine	Anna Todd/Homme
7	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud
8	En ville	Deon Meyer/Seuil
9	Le Women's murder club • Tome 13 13...	James Patterson Maxine Paetro/Lattès
10	Histoire de la violence	Édouard Louis/Seuil

▼ Essais québécois		
1	Manifeste des femmes. Pour passer de la...	Lise Payette/Québec Amérique
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à...	Boucar Diouf/La Presse
3	Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant...	Akos Verbovcy/Boréal
4	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec Amérique
5	L'impossible dialogue. Sciences et religions	Yves Gingras/Boréal
6	Une vie sans bon sens. Regard philosophique...	Oliver Ducharme Pierre-Alexandre Fradet/Nota bene
7	Jeux d'enfants? L'heure juste sur l'intimidation	Stéphanie Deslauriers/Stanké
8	Maudit hiver. Toutes les raisons de ne pas l'aimer	Alain Dubuc/La Presse
9	Manuel de résistance féministe	Marie-Ève Surprenant/Remue-ménage
10	Foglia l'insolent	Marc-François Bernier/Édito

▼ Essais étrangers		
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard
2	Je dirai malgré tout que cette vie fut belle	Jean d'Ormesson/Gallimard
3	Une certaine vision du monde	Alessandro Baricco/Gallimard
4	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal
5	Anonymous. Hacker, activiste, faussaire...	Gabriella Coleman/Lux
6	Somez, merveilleux!	Kent Nagano Inge Kloepfer Isabelle Gabolde/Boréal
7	La laïcité au quotidien. Guide pratique	Régis Debray Didier Leschi/Gallimard
8	L'empire de la surveillance	Ignacio Ramonet/Gallée
9	Le code secret de l'Univers	Grichka Bogdanoff Igor Bogdanoff/Albin Michel
10	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/Autrement

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Mauricio Segura
OSCAR

LA MAGIE DU JAZZ!

« **Un livre enchanteur. Un roman léger comme le swing, la musique qui l'a inspiré, écrit avec un doigté aérien et virevoltant.** »
Josée Lapointe, La Presse+

« **Une sorte d'improvisation sur la vie du compositeur d'Hymn to Freedom, ponctuée de riffs spectaculaires dans une écriture flamboyante.** »
Stanley Péan, Les Libraires

Roman • 240 pages • 22,95 \$
PDF et ePub : 16,99 \$

Boréal
www.editions.boreal.qc.ca

LITTÉRATURE



ROMAN

L'ODEUR DES VIEUX PAPIERS

François Jobin
À l'étage
Montréal, 2015, 200 pages

En vidant la maison familiale après la mort de son père de 94 ans, un homme découvre une malle pleine de souvenirs. Ancien animateur vedette à la radio et à la télévision de Radio-Canada, Simon Beaudoin a largué les amarres au bout d'une longue vie elle aussi bien remplie. François Jobin, ancien réalisateur à la radio et à la télévision né en 1946, dont *L'odeur des vieux papiers* est le cinquième roman, multiplie les angles pour rendre compte de l'existence de ce père plus respecté qu'aimé, à qui son fils reprochait surtout sa «*méfiance envers le reste de l'humanité*». Fouillant aussi dans ses souvenirs, Bruno, le narrateur principal du roman, fait avec douceur le récit des derniers jours de son père, partage des poèmes de son cru, cite ou commente des lettres écrites par son père. François Jobin fait aussi parler le mort, qui flotte dans une sorte d'entre-deux entre la vie et la mort. Mais la narration en mosaïque, paradoxalement, dilue un peu le portrait de ce personnage d'animateur de radio qui aurait mérité plus d'espace.

Christian Desmeules



JEUNESSE

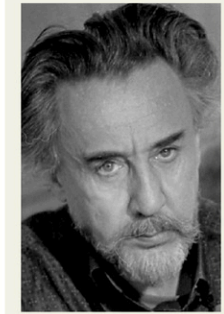
FLORENCE & LÉON

Simon Boulrice
Québec Amérique
Montréal, 2016, 32 pages

Malgré un problème aux poumons, Florence enseigne la natation aux enfants. Léon, vendeur d'assurances, ne parvient pour sa part à voir la vie que par petits bouts en raison de sa vue défectueuse. Un jour, Florence trébuche contre la canne de Léon et ce sera le début d'une fabuleuse histoire. Boulrice nous livre ici un texte émouvant, assurément poétique, écrit avec beaucoup de douceur. L'indulgence, l'altérité, le respect des différences, thèmes porteurs dans l'œuvre de l'auteur, sous-tendent le récit. L'idée de mettre en scène des personnages adultes qui se racontent comme des enfants, livres de tout jugement, invite par ailleurs à l'ouverture. La paille, objet fétiche des deux héros, permet plusieurs métaphores et mises en scènes brillantes tout en servant de fil conducteur au récit. Ce dernier est accompagné des illustrations de Delphie Côté-Lacroix. Dans un style simple et épuré, elle parvient à épouser avec délicatesse la tendresse du thème. Le minimalisme et le peu de couleurs laissent toute la place à l'essentiel, soit le rapport à l'Autre.

Marie Fradette

Noms de plume et paravents



Nom d'emprunt, nom de plume, pseudonyme, paravent, astuce de faussaires, de mystificateurs ou d'amuseurs publics, les femmes ont souvent dû y avoir recours pour publier. Comme les trois célèbres sœurs Brontë, qui publient d'abord en 1847 sous les pseudonymes masculins de Currer, Ellis et Acton Bell. Ou Aurore Dupin devenant George Sand, Félicité Angers moins connue que Laure Conan, et Dominique Aury qui invente Pauline Réage pour faire paraître *Histoire d'O* en 1954.

Lorsque l'auteur est mineur (Philippe Sollers, Françoise Sagan), le nouveau nom devient un moyen de préserver la quiétude familiale. Et lorsque l'époque est réticente aux noms à consonance étrangère, Lev Tarassov devient... Henri Troyat. Et les noms de Mark Twain, Lewis Carroll, Truman Capote, Tennessee Williams, George Orwell, Pablo Neruda, Blaise Cendrars, Marguerite Duras, Daniel Pennac ou Michel Houellebecq, par exemple, sont tous des noms de plume. Mais l'anonymat complet, à la manière d'Elena Ferrante, demeure un phénomène très rare. Romain Gary (notre photo), multipliant les masques (né Roman Kacew), devenait aussi Émile Ajar en 1975 en publiant *La vie devant soi* et en devenant le premier (et le seul) écrivain ayant obtenu deux fois le prestigieux prix Goncourt. Gary se suicide avec son secret en 1980, mais révélant la supercherie dans le posthume *Vie et mort d'Émile Ajar* dont les derniers mots vibrent encore: «*Je me suis bien amusé. Au revoir et merci.*» PHOTO: JACQUES ROBERT/GALLIMARD

SECRET

SUITE DE LA PAGE F 1

Spectatrice et confidente des joies et des drames de son amie, Elena va pour sa part connaître un destin plus heureux en ce début des années 1960. Acceptée à l'École normale de Pise après avoir terminé avec brio ses études secondaires, elle va pouvoir fuir ses origines et s'inventer une autre vie: «*J'allais avoir une chambre à moi, un lit que je ne devrais pas installer le soir et défaire le matin, un bureau et tous les livres dont j'aurais besoin. Moi, Elena Greco, dix-neuf ans, la fille du portier de mairie, je m'apprêtais à sortir du quartier et à quitter Naples. Toute seule.*»

Laissant derrière elle Naples — ville en ébullition qui apparaît comme un personnage à part entière —, Elena sait bien que tout n'est jamais rose, là-bas comme ailleurs: «*Comme la mer un jour de beau temps. Comme un coucher de soleil. Ou comme le ciel nocturne. Ce n'est qu'un*

peu de poudre de riz qui recouvre l'horreur. Si on l'enlève, on reste seul avec notre effroi.»

À quoi tient le secret d'un tel succès? À un cocktail complexe d'intimité, d'impudeur et d'invention. À une justesse de ton remarquable. À une sorte d'exploit de *Vérité littéraire* — qui n'a rien à voir avec le fait de porter ou non un masque, mais tout à voir avec le talent à manier les mots. Aussi à une certaine profondeur (bien qu'on ne soit pas non plus chez Proust). Et puis au charme de la vie et à l'explorable fascination qui continue à nous captiver après en avoir tourné la dernière page.

Difficile, dans ces conditions, de ne pas vouloir illico se plonger dans la suite. Mais il faudra attendre.

Collaborateur
Le Devoir

LE NOUVEAU NOM

L'AMIE PRODIGIEUSE, TOME II

Elena Ferrante
Traduit de l'italien
par Elsa Damien
Gallimard
Paris, 2016, 560 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Voir Brossard et ne pas sentir grand-chose

Fannie Loisel arrache à la banlieue-dortoir un roman hypnotisant avec *Saufs*

DOMINIC TARDIF

À Brossard, «*les quartiers de la ville sont nommés par ordre alphabétique, comme les cyclones tropicaux: toutes les rues d'un secteur commencent par la même lettre.*» Plus prévisible que ça, tu meurs. Pas littéralement. Juste un petit peu, chaque jour, par en dedans, à l'instar de Marie-Eve. Auteure d'une émission pour enfants, la jeune femme vient tout juste de réintégrer le 450, paysage familial de son enfance, pour s'installer avec son jeune mari Mathieu dans une maison qu'elle tarde toujours à aménager, au sous-sol de laquelle, lui, s'abrutit de jeux vidéo.

Son frère, Vincent, mène une vie désœuvrée, dans le cabanon de son ancien appartement. Son demi-frère, Rémi, a été porté disparu. Sa mère l'exaspère. Son père s'est réfugié en campagne et dans la guimauve inspiratrice des conférences qu'il donne. «*Me voilà redevenue une adolescente qui passe son temps à attendre que quelque chose arrive enfin. Mais sans l'anticipation, sans l'assurance naïve de la vie grandiose qui doit forcément m'attendre au bout du purgatoire*», observe la narratrice de *Saufs*, premier roman de Fannie Loisel, révélée en 2011 par le recueil de nouvelles *Les enfants moroses*.

Entre le vide et l'imperfection

Rarement les histoires d'amour las et de crise de la trentaine auront été aussi lancinantes, aussi anxiogènes. Cet ensorcelant *Saufs* a en ce sens quelque chose du polar, même si les mystères que le livre recèle ne concernent pas des cadavres, mais plutôt les réponses à trouver à des questions douloureusement insolubles. À quoi tiennent ces liens qui nous unissent aux lieux de notre jeunesse?



VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Les situations auxquelles Fannie Loisel soumet ses personnages portent le vernis du réalisme, tout en se déroulant toujours en marge du quotidien.

Comment ne pas céder à «*l'ap-pel, irrésistible, du gâchis*»?

Malgré sa prémisse qui aurait pu annoncer une énième fable sur le chic désespoir des privilégiés, à la *Desperate Housewives* ou *American Beauty*, Fannie Loisel arrache à la banlieue-dortoir un roman hypnotisant comme une allée de chez Costco, aussi doucement anesthésiant qu'une visite au centre commercial. Son Brossard n'est pas celui des *power centers* clinquants, mais plutôt celui, vétuste, du boulevard Taschereau, celui qui, après que la beauté de la nouveauté se fut évaporée, n'arrive plus à camoufler le rien sur lequel il s'est érigé.

Roman d'une sorte d'engour-

dissement confortable, d'une torpeur douce, d'un malaise sourd, *Saufs* circonscrit avec grâce des émotions indicibles et

composites. Les situations auxquelles Fannie Loisel soumet ses personnages portent le vernis du réalisme, tout en se déroulant toujours en marge du quotidien. La salle d'exposition d'un concessionnaire automobile, le stationnement d'un restaurant asiatique, la maison jonchée de boîtes que per-

sonne ne se résout à défaire se nimbent ainsi d'un onirique halo.

«*Tu sais que la plupart des meubles vintage ont été fabriqués en usine? Un jour, les collectionneurs payeront cher les vieilleries en contreplaqué de chez IKEA qui auront échappé*



Des contes dont on ne peut se passer

Onze auteurs reprennent avec brio les plus célèbres histoires de Perrault

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans la collection épatante, Remake, de Belfond, ils ont donné leur version rebelle de la tradition, *Leurs contes de Perrault*. Ils se nomment Gérard Mordillat, Frédéric Aribit, Alexis Brocas, Nathalie Azoulai, Cécile Coulon, Fabienne Jacob, Hervé Le Tellier, Leïla Slimani, Emmanuelle Pagano, Manuel Candré, Christine Montalbetti. On les a tous remarqués, soit par leurs prix littéraires, soit lors de leur passage à Montréal.

Peau d'âne, Cendrillon, La Belle au bois dormant, Le Petit Chaperon rouge, Le Chat botté, Barbe-bleue, Le Petit Poucet, Riquet à la houppe, Les fées, les Souhais ridicules et Grisélidis, histoire d'une bergère amoureuse d'un prince. Perrault jouit de sa postérité, qui le reprend en image, en film, en parodie, en version adaptée, en réécriture à toutes les sauces.

Avant-dernier en date, Tahar Ben Jelloun, avec *Mes contes de Perrault*, en a donné sa très sérieuse version arabe et musulmane en 2014. Dix contes, autant de façons de décliner l'oralité et l'éternité des motifs qui parlent du monde, comme à l'inconscient.

Drôles et sans prétention. Ils se sont mis à onze, les mêmes dix contes que Ben Jelloun plus un, pour revendiquer rien que le plaisir et l'excentricité. Impayables, on suit leurs décalages, leur inventivité joyeuse, leurs contextes neufs, leurs métamorphoses et leurs jeux de mots. On rit beaucoup.

Ces contes renouvelés

Lechat 2.0 de Brocas s'est introduit dans l'ordinateur d'un fumeur de pot. Son père le lui a donné en héritage, pour le secouer après sa mort. Efficace! Le paresseux sortira de ses gonds en quelques cabrioles, aussi invraisemblables et réjouissantes que les aventures du marquis de Carabas.



WIKICOMMONS

Le Petit Chaperon rouge de Gustave Doré. Hervé Le Tellier nous entraîne loin dans le changement de contexte, avec sa *Petite rétrospective rouge*.

L'odyssée de Poucet est toute une parodie homérique, qui condense en quelques pages la mythologie. Rien de joycien chez Candré, mais bien un labyrinthe crétois et un Minotaure à éliminer! Le plus inattendu n'est pas le fil de l'histoire, mais le retour à la maison à travers les nœuds de la forêt homérique, transposée en un cabotage qui ramène le héros en Crète, pour que ça finisse bien.

Les trois souhaits ridicules chez Montalbetti font une fable d'une tendresse merveilleuse, nimbée d'une lumière d'irréalité à la grâce sûre.

Azoulai a vu dans *Cendrillon* l'occasion de changer les sexes, les robes de bal collant à la peau des personnages qui contestent leur destin social; la pantoufle de vair? C'est là un gant de soie intéressant, une petite peau qui flotte comme prix de la séduction.

Mordillat n'a pas raté son humour ni sa gaudriole, dans l'étrange *Riquet à la houppe*, qu'il malmène dans un conte cochon, une vraie bédé à la française. Hervé Le Tellier nous entraîne loin dans le changement de contexte, avec sa *Petite rétrospective rouge*,

qui met en abyme l'inattendu Chaperon dans un film argentin, très malin.

Ces ravages éternels

Peau d'âne est une jeune fille aux prises avec ses changements de robe. Quant à *Barbe-bleue*, c'est dans un pensionnat que l'histoire se transpose. La Belle-au-bois-Dormant, coquine un peu trop portée sur la chose, est voilée par le mauvais sort et la prophétie, comme toutes les femmes de son pays, durant des années de misère noire, avant de revoir le jour et de retrouver la vraie considération d'un homme. Quant aux fées, au Modern Bar, elles tombent haut de leur ancien pouvoir.

Tout cela se passe de morale. Les sujets d'injustice, de cruauté, de tyrannie et d'esclavage ne manquent pas dans notre monde, notamment en ce qui concerne les femmes. Comment s'étonner que la force des contes de Perrault trouve aussi aisément à se réincarner? L'invention des auteurs, souvent un bricolage, colle avec la modernité de leurs astuces, déclenchant le rire profond qui nous libère des vérités énoncées.

À signaler, par ailleurs, pour suivre l'histoire classique dans sa véritable occurrence, *L'âge classique et les Lumières* (PUF, 2015, 437 pages) d'Alain Viala. On y retrouvera Perrault en auteur moderne, faussement naïf, basculant dans des temps nouveaux. Cet essai sociohistorique, accompagné de larges extraits littéraires, est signé par l'un des plus éminents spécialistes du domaine.

Collaboratrice
Le Devoir

LEURS CONTES

DE PERRAULT

Collectif d'auteurs
Belfond
Paris, 2015, 248 pages

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Cahiers de mémoire et de songe

Guerre et térébenthine raconte tout un siècle dans la vie d'une famille flamande

GUYLAINE MASSOUTRE

Récit de famille, *Guerre et térébenthine* plonge dans l'histoire belge, à partir de 1891, date de naissance du grand-père de Stefan Hertmans. Au prix d'un développement précis et lent comme le cours de la Meuse, l'ouvrage restitue l'intime et le populaire, sans y opposer la mémoire du monde.

Comment l'histoire saine d'une famille flamande saura-t-elle vous retenir? Voudriez-vous sortir des sentiers battus, des lieux proches et des mots connus? Eprouver la sensation d'y être, d'aimer ces Belges de Flandre que vous ne connaîtrez jamais?

L'art de Stefan Hertmans va au-devant de vous. Un siècle documenté se présente sous la forme d'un bel objet au papier soyeux, à la jaquette digne d'un tableau, d'une graphie avenante. De petites photos l'agrémentent, des paragraphes, des virgules, une langue concrète et imagée. De la belle ouvrage, comme on disait.

Ce livre, cet objet raffiné, vous donne envie d'entrer dans l'inconnu. Vous découvrirez une signature séduisante, très lente, méticuleuse, intrigante, elle vous retient, vous attend, vous regarde. Voici ce livre ouvert, ces cahiers de mémoire et de songe, au titre sévère et énigmatique, *Guerre et térébenthine*. Deux mots toxiques: l'un, outil des hommes pour rayer la vie, l'autre, essence pour nettoyer les pinceaux.

Au plat pays de Flandre

Stefan Hertmans, écrivain flamand et professeur d'esthétique à Gand, a signé des livres précieux, plusieurs traduits en français. Pour Jan Fabre, bien connu des gens de scène, il a composé des airs flûtés. Polyglotte, il défend le bilinguisme dans son pays natal.

Les aïeux de cet esthète ont été peintres du plat pays, une Europe ouverte depuis des



ISTOCK

La Meuse, à la hauteur de Dinant, dont le cours lent et précis rappelle la manière dont Stefan Hertmans développe ses cahiers.

siècles aux passages. On a su y capter en images la profondeur des regards, dans la très belle lumière des portraits. Il en hérite.

Venu au Québec présenter ses livres en 2004, puis auteur d'une correspondance avec Gilles Pellerin (*Lumières du Nord*, L'instant même, 2012), Hertmans avait expliqué au *Devoir* comment, de l'intime, naissent pour lui les plus grandes vérités. Qu'on n'y accédait qu'au prix de la violence, une effraction nécessaire du cours ordinaire des choses.

Sous la belle éducation, y compris la sienne, cet essayiste héritier de Foucault percevait les refoulements, les cachettes de vérités qui nous prennent à la gorge. Il sait écrire. «*Les gens de l'époque des grandes*

catastrophes en Europe, que pouvons-nous encore comprendre à leur sujet? [...] je prends conscience que rien ne ressurgit au fil du temps qui ne soit emmagasiné dans des objets muets, silencieux; en fait, les pierres parlent.»

Sensible, nourri d'émotions en palette complexe, curieux des désirs secrets, il demande à l'écriture de lui livrer des échappées de l'inconscient. Des rêves, des désarrois, des nostalgies dont on ne sait que faire, il en est chargé, et ses livres nous affectent à notre tour, selon les maladresses tendres, les ratés spectaculaires, les malheurs qui sont, ou ne sont pas, les nôtres, Flamands, Québécois et autres.

La littérature n'existerait pas sans cette empathie.

Parmi les meilleurs de sa génération

Traduit en une quinzaine de langues, *Guerre et térébenthine* a reçu le prestigieux prix AKO du meilleur livre néerlandais en 2014. Les poèmes de Stefan Hertmans sont considérés aux Pays-Bas et en Flandre comme parmi les meilleurs de sa génération (prix VSB Amsterdam, en 1995 et 2000, prix de la Communauté flamande en 1996). Plus de 800 pages sont publiées chez De Bezige Bij, à Amsterdam et Anvers, en 2005.



BAS CZERWINSKI AGENCE FRANCE-PRESSE

POLAR

Presque sombrer pour de bon

MICHEL BÉLAIR

L'inspecteur Bennie Griessel a mal choisi son moment. Mais l'a-t-il vraiment choisi? L'histoire s'amorce sur une scène troublante: un policier déprimé a éliminé toute sa famille avant de s'élever la vie. Griessel est soufflé et prend la direction du centre-ville... où il se tape une cuite monumentale.

S'il replonge dans son enfer personnel, c'est qu'il a l'impression d'avoir tout compris: la vie est tellement noire, tout est tellement mal barré que son collègue a fait le vide autour de lui pour protéger les siens. S'il avait bu, il n'aurait pas eu le courage de passer à l'acte et rien de tout cela ne serait arrivé!

Évidemment, le réveil sera brutal. Et le bilan très lourd puisque, tout autour de lui, les proches de l'inspecteur n'arrivent évidemment pas aux mêmes conclusions. D'autant plus que l'on vient tout juste de retrouver le cadavre du directeur d'Alibi.com — une firme qui fournit des alibis sur mesure aux conjoints volages — et que la pression est forte sur l'escouade des crimes violents.

Deon Meyer mènera ces deux affaires de front à un

rythme d'enfer sur presque 500 pages. D'une part, un Griessel qui se raconte des histoires jusqu'à presque sombrer pour de bon. De l'autre, cette affaire à ramifications bientôt multiples qui lui donnera l'occasion une fois de plus de dépeindre le contexte social et géopolitique d'une Afrique du Sud lancée à pleine vitesse sur la voie du «développement à l'occidentale». Avec, bien sûr, tout ce que cela implique de collusions, de corruption et d'illusions diverses.

Mais c'est néanmoins la (re)plongée de Bennie Griessel dans l'alcool qui constitue l'épine dorsale du récit. Parce que Griessel est un flic brillant et que, même saoul et diminué, il réussira à tirer au clair cette enquête. Et aussi parce que sa démarche est honorable. Sa descente aux enfers mettra encore une fois en relief les deux pôles de son existence: sa dépendance totale à l'alcool, quoi qu'il se raconte à ce sujet, et sa profonde empathie pour les gens qu'il aime et qu'il a tendance à vouloir surprotéger. On le verra encore une fois, l'inspecteur Griessel est un homme aussi lucide que droit et, oui, il parviendra à remonter la pente.

Quant à cette enquête qui s'inspire du scandale du piratage du site de rencontres

Ashley Madison — et même de sites Alibi bien réels qu'une simple recherche permet de découvrir un peu partout sur la Toile! —, elle témoigne encore une fois de l'acuité du regard de Deon Meyer et de ses grands talents d'écrivain. Tout au long, il mène son récit de main de maître sur plusieurs niveaux différents. C'est ainsi que, par exemple, l'histoire s'appuie aussi sur une sorte de longue confession lui permettant de mettre très concrètement en relief — en parlant des changements touchant l'industrie vinicole — les implications du passage de l'apartheid à une société plus ouverte.

Quant à ses personnages, qu'il les dessine d'un trait, en quelques paragraphes, ou encore en s'y attachant longuement comme il le fait ici avec Griessel ou avec François du Toit, un vigneron au centre de l'intrigue, ils sont toujours d'une pertinence et d'une justesse étonnantes. Et puis il y a aussi, et surtout, que vous ne verrez jamais venir la conclusion de cette histoire...

Collaborateur
Le Devoir

EN VRILLE
Deon Meyer
Traduit de l'afrikaans
par Georges Lory
Seuil/Policiers
Paris 2016, 464 pages

Qu'importe le lieu du creuset où s'est forgée l'histoire, ses grandes misères, ses terribles guerres, l'expérience finit par transcender les frontières, ces pâles remparts des traités. La peinture n'a pas de nation; l'âme, cette énigme, n'est-elle pas faite de proportions universelles, si bien qu'«*en dessinant des anges, on doit tout de même essayer d'être un peu crédible*», note Hertmans, avec ce délicieux sourire volé au visage du temps?

Histoire de peintres

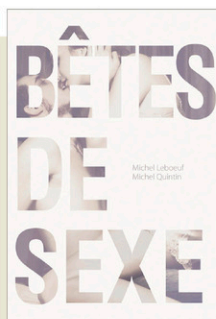
Guerre et térébenthine, c'est le portrait fouillé de son grand-père, l'enquête sur sa vie tranquille, sa vie terrible de soldat aussi, à la bataille de l'Yser, et tout cela déborde largement du souvenir. Si les carnets et les tableaux peints par cet aïeul sont à l'origine du livre, il y est aussi question des secrets de famille, et des conditions de vie des petites gens, de leurs relations de voisinage, de leurs sorties du dimanche, de leurs désirs de transmettre, d'aimer et d'hériter.

Urbain avait commencé à travailler dans une fonderie à 14 ans. Blessé durant la guerre, soigné en Angleterre, il connut de grandes catastrophes historiques. Son père était peintre d'église; en grandissant, il avait appris à mélanger les poudres, à préparer les couleurs; il ne fit qu'une excursion à Rome dans sa vie. Mais Hertmans refait les traits de son visage, ses expressions qu'il mémorisa, proustien dès son enfance.

«*Gens du pays*», chante Gilles Vigneault. Ce sont ces mêmes gens de ce pays qui éclatent en sanglots devant un superbe dessin. Au ménestrel italien qui chante dans une ruelle «*je vis pour l'art, je vis pour l'amour, jamais je n'ai fait de mal à un être vivant*», «*Urbain jette deux pièces de nickel dans la petite boîte suspendue à une ceinture de cuir sous sa carriole*.» Musique des sphères, irrésistible, que le souvenir aimant des gens normaux.

Collaboratrice
Le Devoir

GUERRE ET
TEREBENTHINE
Stefan Hertmans
Traduit du néerlandais
(Belgique) par Isabelle Rosselin
Gallimard
Paris, 2015, 416 pages



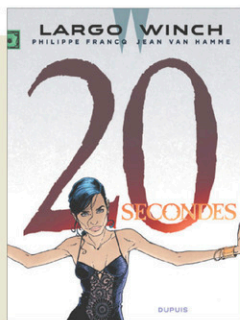
ESSAI

BÊTES DE SEXE

Michel Lebeuf et Michel Quintin
Éditions Michel Quintin
Waterloo, 2015, 280 pages

Un livre sur le sexe à quatre mains? C'est ce qu'ont fricoté de concert l'éditeur Michel Quintin, qui puise ici dans son savoir de docteur en médecine vétérinaire, et Michel Lebeuf, vulgarisateur scientifique. En colligeant statistiques et anecdotes sur le sexe chez les insectes, les animaux et les humains, les auteurs composent un florilège qui a la force de ses faiblesses, et vice versa. On pourra briller dans les cocktails en relançant que les seins les plus lourds selon le *Guinness* (25 kg chacun) étaient ceux d'Annie Hawkins-Turner; que chez le canard, le pénis peut se déployer à 120 km/h; que l'araignée Darwin mâle offre un cunnilingus à sa partenaire en préliminaire afin d'éviter postcoït d'être dévorée; que les Incas organisaient des foires aux célibataires... Mais encore faudrait-il se souvenir de cette collection de détails. Comme c'est souvent le cas avec ce genre d'ouvrage où toutes les données sont présentées sur un même plan, ils entrent par une oreille, amusent quelques secondes et ressortent par l'autre. On voit bien la diversité des pratiques et manières. Mais sauf pour les amateurs d'anecdotes qui seront assouris, l'ensemble reste au final tout (trop?) léger en réflexion. Séduisant, mais tout en surface.

Catherine Lalonde



BANDE DESSINÉE

LARGO WINCH: 20 SECONDES

Philippe Francq et Jean Van Hamme
Dupuis
2016, Bruxelles, 48 pages

Souvenez-vous, il était question d'une grande réunion exceptionnelle des boss de l'empire Winch à Londres pour évoquer la situation économique en Europe. Gravitaient autour: une artiste italienne avec ses sculptures pleines de courbes, une jeune libanaise venue chercher du travail mais qui, finalement, a croisé le destin de Largo, des djihadistes, des petits escrocs, un industriel russe aux intentions malsaines et même la CIA, prise dans un double jeu. La routine, quoi, pour le héros de cette série haletante qui depuis un quart de siècle expose le charme de sa mécanique facile, mais divertissante, et qui, avec *20 secondes*, dévoile le 20^e et dernier chapitre scénarisé par Jean Van Hamme, un jeune talent de 73 ans. L'aventure va se poursuivre, mais sous la plume du romancier Eric Giacometti. Il devra respecter les impératifs du personnage qui, encore une fois ici, est placé au cœur d'un dessin fort et dynamique entre pouvoir, collusion, manipulation et charme. Un contexte qui, contrairement à l'économie mondiale abreuvant ce Largo Winch depuis 25 ans, reste stable et ne se dégrade pas.

Fabien Deglise



Un bilan rigoureux sur l'apport de la présence attentive dans divers secteurs d'activités, dont les secteurs scolaire et organisationnel, et auprès de différentes clientèles, tels les proches aidants, les victimes de traumatismes et les leaders.



LA PRÉSENCE ATTENTIVE (MINDFULNESS)

État des connaissances théoriques, empiriques et pratiques

Sous la direction de Simon Grégoire,
Lise Lachance et Louis Richer

2016 | ISBN 978-2-7605-4394-2

3000\$ PAPIER

2199\$ PDF EPUB

Plus de
1 400 livres
à feuilleter

PUQ.CA

Presses
de l'Université
du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

ESSAIS

Le tombeau de Gil Courtemanche

Hommage à un journaliste qui voulait concilier rigueur et engagement



Personne n'est irremplaçable, selon un détestable dicton qui semble avoir été concocté par un misanthrope ou par un professeur de gestion néolibérale. C'est faux, évidemment, autant dans le domaine privé que dans le domaine public. Dans le monde du journalisme québécois, par exemple, on ressent encore le vide laissé par la mort de Pierre Bourgault et par celle de Pierre Falardeau, dont les chroniques hebdomadaires décapaient le consensus. De même, personne ne pourra remplacer Pierre Foglia, parti à la retraite. Il y a, c'est une évidence pour ceux qui ont une âme, des irremplaçables.

Le journaliste Gil Courtemanche, mort en 2011, en faisait partie. Ses chroniques du samedi, dans *Le Devoir*, tranchantes, dérangeantes et toujours substantielles, me manquent encore, presque cinq ans plus tard. Elles manquent aussi à Martin Forgues, ex-soldat devenu journaliste indépendant et auteur de *L'afghanicide* (VLB, 2014).

Dans *Une juste colère. Gil Courtemanche, un journaliste indigné*, il rend hommage à celui qui a été, confie-t-il, son modèle et son inspiration, nous fournissant ainsi une belle occasion de renouer avec l'œuvre journalistique et littéraire de l'auteur qui avait choisi, selon le titre de son dernier ouvrage, «*le camp des justes*».

Sans dogmatisme

Pour Albert Camus, explique Forgues en reprenant une référence chère à Courtemanche, le juste, «*c'est celui ou celle qui embrasse l'humanité au détriment de l'idéologie, qui privilégiera toujours le contact et le bien-être des personnes plutôt que les grandes causes, si nobles qu'elles soient*». Journaliste de gauche, défenseur d'Haïti et du continent africain ainsi que de la cause palestinienne, Courtemanche refusait toutefois la pensée-réflexe et ne se privait pas de critiquer les manquements de ses alliés naturels.

Très sévère à l'endroit d'Israël, il dénonçait aussi le Hamas. Scandalisé par l'indifférence occidentale envers l'Afrique, il reconnaissait la responsabilité des dictateurs africains dans les malheurs du continent. En 2006, il appuyait la mission militaire canadienne en Afghanistan. Souverainiste à l'époque de René Lévesque, il avait décroché devant le virage



Le journaliste Gil Courtemanche, mort en 2011, fait partie des irremplaçables.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

« [Gil Courtemanche] ne supportait pas l'inégalité du pouvoir entre les grands décideurs et le peuple »

Martin Forgues

à droite du Parti québécois sous Lucien Bouchard.

Journaliste en colère, Courtemanche ne supportait pas, écrit Forgues, «*l'inégalité du pouvoir entre les grands décideurs et le peuple, qu'il se trouve écrasé par une brutale dictature ou enfermé dans l'illusion de participer à une démocratie qui ne serait pas usurpée par l'influence de l'argent et les discussions de corridor*». C'était là «*son cheval de bataille principal*».

Ce portrait de Courtemanche en journaliste de combat, critique de «*l'emprise des systèmes politiques et économiques*

sur les femmes et les hommes», est juste. Il illustre ce qui rendait ce journaliste irremplaçable. Il y a, toutefois, plus encore, selon Forgues. Courtemanche, explique-t-il, a toujours refusé de faire des «*généflexions obligatoires devant l'autel de la neutralité*», une attitude réfractaire qui expliquerait ses démêlés avec plusieurs patrons de presse.

Objectivité et engagement

Nous sommes là au cœur d'une réflexion fondamentale sur un journalisme de qualité. En matière d'information, on le sait, l'objectivité est un principe sacré du journalisme. Or, plaide Forgues, «*les problèmes surviennent quand cette quête de neutralité absolue devient la pierre angulaire de la déontologie et l'étalement de tout bon reportage*».

Forgues veut défendre un journalisme respectueux des faits et de la vérité, mais «*critique envers les nantis et les influents*», une pratique qu'il retrouve chez Courtemanche, «*un hérétique devant l'évangile de la neutralité*», et dont il déplore l'absence dans les médias.

On marche ici sur un fil de fer. S'il est vrai que le reportage engagé est nécessaire et trop souvent exclu des grands médias, il est tout aussi vrai que le souci de l'objectivité doit être cultivé, sous peine de décrédibiliser le journalisme. Atteindre l'équilibre, en cette matière, est un art délicat, que maîtrisait généralement Courtemanche.

Aussi affirmer, comme le fait Forgues à quelques reprises, que le regretté journaliste a été ostracisé pour son refus de se plier à la règle de

la neutralité est un peu court. L'homme, faut-il le rappeler, n'était pas de commerce facile, comme il l'a reconnu lui-même dans son roman *Je ne veux pas mourir seul* (Boréal, 2010).

Forgues a toutefois raison de souligner que Courtemanche a trouvé, dans la littérature, le plein espace de liberté que ne lui permettait pas le reportage. «*Extension de son œuvre journalistique*», ses romans, surtout *Un dimanche à la piscine à Kigali* (Boréal, 2000) et *Le monde, le lézard et moi* (Boréal, 2009), lui ont permis d'explorer sans contrainte l'actualité internationale, qu'il chérissait.

Courtemanche méritait cet hommage, qu'apprécieront ses anciens lecteurs. Ces derniers, toutefois, risquent d'être irrités par le style plutôt banal, voire incertain (phrases incomplètes ou bancales) de Forgues et par la tendance de l'essayiste, qui collabore au média électronique *Ricochet*, à se présenter comme un des rares journalistes à pratiquer le reportage de guerre axé sur la dimension humaine des conflits.

C'est faire bien peu de cas du remarquable travail des Michèle Quimet, de *La Presse*, et Marie-Ève Bédard, de Radio-Canada. S'ils ont des défauts, les grands médias ont aussi des qualités. C'est être juste que de les reconnaître.

louisco@sympatico.ca

UNE JUSTE COLÈRE
GIL COURTEMANCHE,
UN JOURNALISTE INDIGNÉ
Martin Forgues
Somme toute
Montréal, 2016, 136 pages

LA VITRINE



Colère et incompréhension sont les points de départ de l'historien Christophe Granger dans son essai pamphlétaire *La destruction de l'université française*. Ce poing levé n'est ni plus ni moins que l'extension du domaine de la lutte du printemps 2012 au Québec, mentionné d'ailleurs dans son excellent avant-propos. Granger part à la recherche de l'Université perdue — pas seulement en France —, tout en proposant, dans une réflexion très bien documentée, de ne pas se tourner vers la nostalgie pétrifiante. Le chercheur trace un portrait juste et impitoyable de la «*liquidation totale*» de l'université, «*qui n'a rien d'une conséquence de la crise*», mais est plutôt «*la condition de dissolution générale qui opère en son nom*». Précarité, clientélisme, concurrence des établissements, présidents d'université (nos recteurs), ingérence éhontée du privé, fétichisme du concours; le chercheur peste habilement contre ces «*empires de débouchés*» et met en lumière le fait qu'ici, comme ailleurs, ils sont plusieurs à partager cette «*perception commune du désastre*». Voilà pour ceux qui espéraient encore du système français... qui gît ici dans la même lie que celle présentée par Bill Reading dans *Dans les ruines de l'université* (Lux éditeur, 2013). Mais Granger propose de «*lutter contre la résignation qui abolit jusqu'à la nécessité de se battre*» en quelques points, de continuer ces grèves qui vont plus loin que celles que l'on associe vulgairement au «*folklore militant*». Ses conseils cumulent dans un désir de s'organiser en commun contre la débâcle, en replaçant l'université dans «*un autre temps*», celui qu'il faut pour l'élaboration des savoirs et pour la familiarisation des étudiants avec l'esprit critique. Il faut prendre le temps de lire cet essai, ne serait-ce que pour commencer à esquisser dans les ruines de toutes les institutions qui découlent de l'université contemporaine, la «*possibilité d'autre chose*».

Marie-Pier Frappier



Brillant et virulent penseur de la décolonisation, le psychiatre Frantz Fanon, «*né Martiniquais en 1925 et mort Algérien en 1961*», selon une formule souvent utilisée pour le présenter, est une grande figure de l'humanisme combattant. Ses œuvres les plus célèbres, *Peau noire, masques blancs* (Seuil, 1952) et *Les damnés de la terre* (Maspero, 1961), ont fortement inspiré les diverses luttes nationales contre le colonialisme. Dans ce livre, une trentaine d'écrivains africains, antillais et français, dont le Québécois-Haïtien Rodney Saint-Eloi, rendent des hommages sentis à l'homme impitoyablement engagé, qui maîtrisait l'«*électricité du verbe*» (Chamoiseau) et qui voulait «*que de l'expérience vécue des Noirs puisse naître le salut de tous ceux qui souffrent*» (Sunjata). Bien écrits, marqués au sceau de l'intensité et de l'admiration, les textes réunis dans cet ouvrage viennent dire à bon droit l'importance de l'héritage militant et intellectuel légué par Fanon.

Louis Cornellier

La grandeur fragile d'Honoré Mercier

Retour sur un premier ministre pionnier dans la défense de l'autonomie provinciale

MICHEL LAPIERRE

En 1885, devant une foule monstre à Montréal, Honoré Mercier reproche au gouvernement fédéral conservateur d'avoir provoqué l'exécution de «*notre frère*» Louis Riel. Le chef des Métis unit le Québec à l'Amérique autochtone, dit-il, et surtout, il incarne «*la cause de la justice et de l'humanité*» au-delà des langues et des religions. Le premier ministre québécois (1887-1891) n'aura pas toujours cette grandeur. Il préférera parfois une gloriole qui le ruinera.

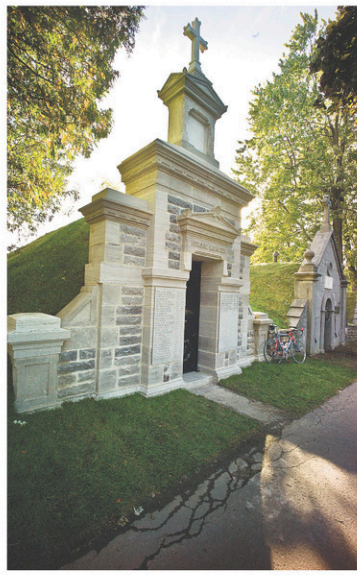
Voix des Canadiens français, Honoré Mercier (1840-1894) était conscient au plus haut point de la faiblesse des siens à laquelle, ironiquement, il n'échappera pas. «*Nous faisons rire les étrangers par notre manie de faire les grands, les nobles, les riches*», déclare-t-il la même année, au cœur d'une conférence reproduite dans *Discours 1873-1893*, recueil établi et présenté avec soin et

pénétration par le politologue Claude Corbo.

Bien qu'il soit libéral et l'héritier de Papineau, Mercier apparaît comme un conciliateur en s'efforçant, à l'échelle du Québec, de rassembler, sous le nom de Parti national, les libéraux autonomistes comme lui et les moins cléricaux des conservateurs. Ce que résume le plus célèbre de ses mots d'ordre: «*Cessons nos luttes fratricides!*»

Partisan de l'accroissement des pouvoirs fiscaux provinciaux, de la démocratisation, de l'échange avec les États-Unis, de l'agrandissement nordique du territoire québécois, il est le précurseur des premiers ministres modernisateurs. Aussi Corbo souligne-t-il qu'il annonce l'élan donné par Jean Lesage et René Lévesque.

«*J'ai été un adversaire de la Confédération, et j'ai toujours pensé qu'elle n'était qu'une union législative déguisée*», assure en 1884 le tribun qui cache souvent mal le rhéteur. En dépit de ces précautions



JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR
Le mausolée d'Honoré Mercier

oratoires, il dit vouloir retrouver «*une cause sacrée*», en fait «*la pensée intime*» des pères canadiens-français de la Confédération. Il voit là l'idée d'un pacte entre des provinces, chacune soucieuse de son autonomie, au lieu de l'idée, réellement voulue par Londres, d'une union centralisatrice.

Pour concrétiser sa vision

d'un Québec autonome et modernisé, la déclamation l'entraîne en 1885 vers le non-sens. Dans le service public, il vise même, promet-il, «*à ramener nos dépenses à leur plus simple expression*»! Ce qui l'empêchera sans doute d'ouvrir les yeux sur les magouilles de son entourage politique au sujet du contrat de construction du chemin de fer de la baie des Chaleurs.

Seule sa faillite personnelle entachera véritablement, malgré les honneurs reçus en Europe, sa réputation méritée de chef visionnaire. Fruit de son amour du faste, «*des dettes quatre fois supérieures à ses actifs*», selon Corbo, qui brosse ici un portrait favorable de l'homme mais sans complaisance, trahissaient l'imaturité d'un Québec révolue.

Collaborateur
Le Devoir

HONORÉ MERCIER
DISCOURS 1873-1893
Sélection, édition et présentation
de Claude Corbo
Del Busso
Montréal, 2016, 434 pages

